

pides progrès depuis la rencontre des Manyouema. Nos gens ouvraient les caisses, volaient des étoffes, des perles, des munitions, qu'ils jetaient ou cachaient près de la route pour les retrouver plus tard.

Le 5 septembre, nous campions aux « Larges des Hippos » ; nous avons ainsi baptisé une expansion de la rivière à cause des hippopotames qu'on y apercevait. Notre bivouac fut établi dans une clairière abandonnée devenue leur repaire, et la vue des charmants tapis d'un vert gazon nous fit espérer un instant que nous n'étions pas loin d'un pays découvert.

Des fourrageurs rapportèrent de leurs courses sur l'une et l'autre rive quatre chèvres et des bananes, des rats rôtis, des scarabées bouillis, des limaces. Le 6 nous arrivons au pied d'une cataracte, en face des villages des Bafaido, qui nous fournirent une bonne provision de plantains. Le lendemain, nous halons nos canots au-dessus d'une terrasse de roches par une saillie desquelles la rivière saute de plus de deux mètres.

A partir de la cataracte elle décrit une courbe jusqu'aux rapides d'Avakoubi, où nous nous arrêtons. Sans perdre de temps, nos affamés s'engagent sur un sentier orienté vers l'intérieur. Ils en ramènent une femme et un enfant, mais le meilleur de nos interprètes ne peut traduire un seul mot de leur baragouin.

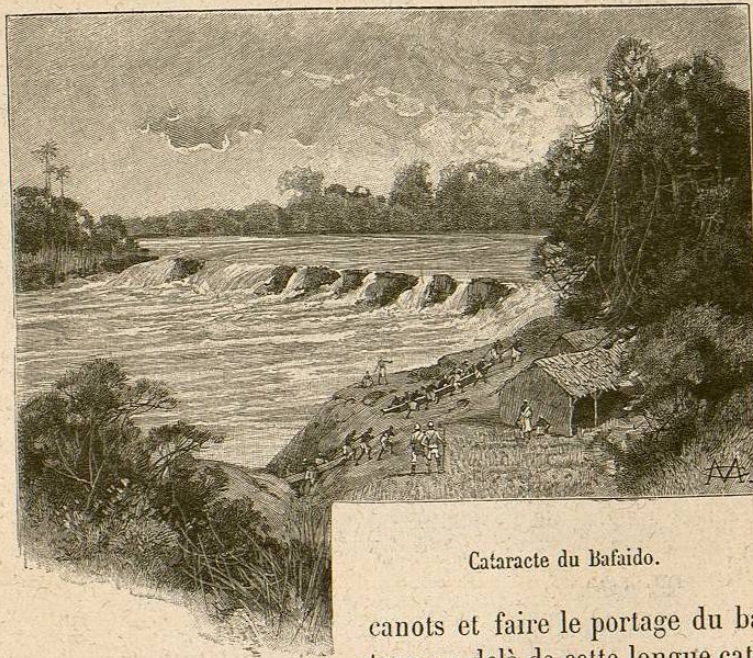
Le lendemain, nouveaux rapides ; l'élaïs ou palmier de Guinée<sup>1</sup> prospère dans la région. Près des villages nous voyons des monceaux de noix de palme. De récentes plantations indiquent même quelque souci de l'avenir.

Achmet, le Somali qui n'avait point voulu nous quitter à Yambouya, et que nous avons dû transporter par eau depuis Yankondé, est tout à fait à bout. « Il est atteint de mélanose », dit le docteur : quelle que soit la nature de son mal, le pauvre homme est devenu étique et n'a plus que la peau et les os.

Puis nous contournons un promontoire, et, après avoir suivi un court méandre de la rivière, nous la voyons soudain transformée en un torrent impétueux encombré de schiste en minces strates ; c'est d'abord une succession de vagues furieuses descendant la pente escarpée et dont chacune vient déferler et rejaillir en écume sur celle qui la précède ; puis une cataracte,

1. *Elæis guineensis*.

haute de 10 mètres, et, au-dessus, un escalier de rapides bouillonnants ; et toutes ces eaux et toute cette écume enveloppées d'embrun se précipitent follement vers nous. Ce spectacle nous cassait bras et jambes, vu l'état lamentable de notre petite troupe. Notre flottille transportait 120 charges et de 50 à 60 malades ou impotents. Abandonner ces pauvres gens dans la forêt me paraissait inadmissible. Charrier les ballots et marcher en avant, nous ne le pourrions guère mieux. Haler les



Cataracte du Bafaido.

canots et faire le portage du bateau au delà de cette longue cataracte d'eaux furieuses, la tâche semblait absolument au-dessus de nos forces.

Laissant les pirogues en aval des rapides, je conduisis mes hommes jusqu'à la station ruinée de Navabi, située au-dessus des obstacles, près d'une courbe de l'Itouri-Arouhouimi. Les malades se traînaient à la suite de la caravane. On porta ceux qui ne pouvaient marcher. Puis, sous la surveillance des officiers, on ouvrit une voie dans la brousse pour halier les canots. Cela nous prit deux bonnes journées, pendant lesquelles la compagnie n° 1 alla aux provisions tant près que loin, mais avec un médiocre succès.

Navabi fut naguère un remarquable exemple de prospérité chez les aborigènes. Il possédait des bosquets d'élaïs et des



bananeraies, des champs de tabac et de maïs. Les huttes abritées par les palmiers étaient presque idylliques; au moins nous les jugeâmes telles par la physionomie tropicale et charmante de deux cases restées debout. Tout le reste était détruit. Des gens appartenant peut-être aux bandes d'Ougarrououé avaient brûlé le village, coupé les palmiers, ravagé les plantations et parsemé le terrain des os de ses défenseurs.

On ramassa cinq crânes d'enfants dans les limites de notre nouveau bivouac de Navabi.

Le 12, quand nous reprîmes la marche, il nous fallut abandonner cinq hommes déjà moribonds et qui n'avaient plus leur connaissance. Achmet, le Somali, était du nombre.

De Navabi nous nous rendons à l'atterrage de Memberri, évidemment un repaire favori des éléphants. Non loin de là, nous en voyons un se baigner voluptueusement au large de la rive droite. Très désireux de nous procurer de la viande, je tente d'interroger la fortune, muni d'une de ces carabines du calibre 577 que les chasseurs de l'Inde prisent si fort. Les carabines du calibre 8 étaient restées sous la garde du major Barttelot et de M. Jameson. Je réussis, à quelques mètres de distance, à loger six balles dans le corps de l'animal, mais avec le seul résultat de le blesser inutilement.

L'appel général de ma caravane me donne le résultat suivant :

25 août. . . . . 575 hommes  
12 septembre. . . . . 545 »

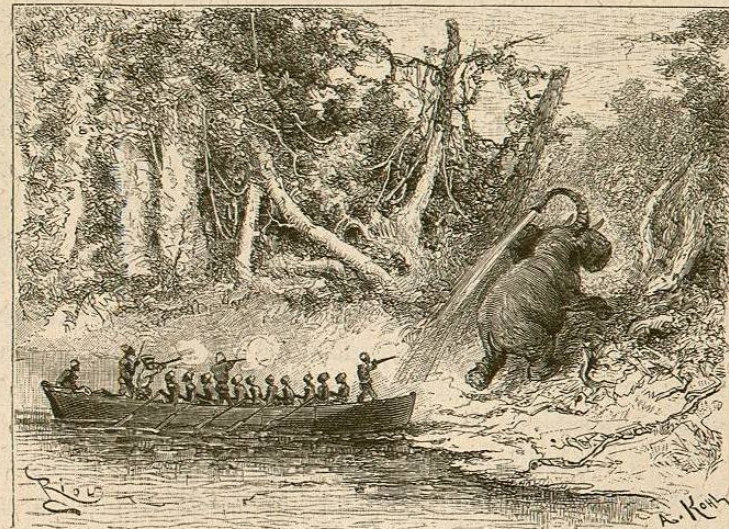
14 désertions et 16 morts; porteurs 255; charges 227; malades 58.

Il faut ajouter à ces chiffres, assez éloquents par eux-mêmes, que chacun des membres de l'expédition souffre la faim; plus nous avançons, plus semblent diminuer les moyens de satisfaire le besoin toujours plus pressant de nourriture; les esclaves bakoussou et bassongora, conduits par les principaux Manyouema d'Ougarrououé, ont saccagé les plantations, égorgé les habitants ou forcé les tribus à se réfugier dans la forêt.

Le lendemain, nous étions aux rapides d'Amiri; Saadi, un de nos chefs, avait reçu des reproches pour avoir permis à un nommé Makoupeté de retourner sur ses pas reprendre une caisse de munitions qui manquait à l'appel. Saadi eut la malen-

contreuse idée d'aller à la recherche de Makoupeté, et il ne rentra pas. Ouledi Manga, un autre de nos hommes, fatigué de son labeur acharné et inquiet de la perspective lugubre qui s'ouvrait devant nous, s'éclipsa avec une autre caisse.

Il nous restait 5 ânes zanzibari sur les 6 que nous avions amenés de Yambouya. L'un d'eux, ayant sans doute le pressentiment d'un désastre prochain, prit à son tour la fuite. — Où alla-t-il? on l'ignore. Inutile de chercher dans la forêt qui ou quoi que ce soit. Comme la vague que fend la proue du



Chasse à l'éléphant sur l'Iltouri.

navire se referme derrière le gouvernail, la forêt éternelle enfouit dans sa sombreur impénétrable tout ce qui une fois en a franchi les abords.

Le 15 nous plantons nos tentes près d'une vieille hutte de pêcheurs. Après son immense courbe nord-est, la rivière s'infléchit franchement vers le sud-est et nous avons passé de 1° 58' à 1° 24' de lat. N.

Depuis quelques jours nous perdions quotidiennement une caisse de munitions. J'avais essayé, sans succès, de tous les moyens pour empêcher ce brigandage, et je dus enfin prendre le parti d'attacher ensemble les caisses par séries de huit, et de confier chaque série à un chef responsable. Peut-être mettrions-nous ainsi un frein aux excuses continuellement fournies par



les hommes, qui disparaissaient dans la forêt sous toutes sortes de prétextes.

Le 16, à la halte de midi, on entendit en amont de fortes décharges de mousqueterie. Saat-Tato, envoyé en éclaireur, revint au bout d'une demi-heure, s'annonçant par trois détonations, et, quelques instants après, nous vîmes apparaître avec notre embarcation trois autres chargées d'hommes vêtus de blanc et portant des étendards rouges. Ils venaient, disaient-ils, nous souhaiter la bienvenue au nom d'Ougarrououé, leur chef, qui devait me faire visite à notre campement du soir. Après un échange de compliments ils remontèrent la rivière, tirant des coups de fusil et chantant à pleine voix.

A 4 heures du soir, nous campions précisément en aval de la station d'Ougarrououé. Au même instant, un roulement de tambour, des salves d'artillerie, l'arrivée d'une flottille de canots nous annoncèrent l'approche du chef arabe. 50 vigoureux gaillards l'accompagnaient avec des chanteurs et des femmes. Tous paraissaient se porter admirablement bien.

Ougarrououé, nous dit notre visiteur, est le mot zanzibari pour « Loualaba » et la prononciation arabe du nom indigène de Rouaraououa. Notre nouvel ami avait été connu autrefois sous l'appellation d'Ouledi Balyouz, « l'Ouledi du Consul ». De 1860 à 1863 il accompagna les capitaines Speke et Grant, en qualité de garçon de tente; on l'avait oublié ou il avait déserté dans l'Ounyoru. Il nous apportait en présent deux chèvres grasses et une vingtaine de kilogrammes de riz première qualité, des plantains mûrs et des poules.

Comme je lui demandais si nous trouverions des vivres dans le voisinage de son établissement, il nous apprit, à notre très grand chagrin, que ses gens avaient dévasté tout le pays : impossible, du reste, de les en empêcher, car ils étaient furieux contre les « païens », vu les sanglantes représailles des aborigènes contre les nombreuses caravanes qui faisaient le trafic de l'ivoire. Puis il voulut bien répondre à nos questions : la contrée où nous sommes s'appelle Bounda; elle est habitée par les Babounda; les naturels de la rive septentrionale sont les Bapaï ou Bavaiya. Au cours de quelque razzia, une de ses bandes, ayant marché un mois dans la direction de l'est, avait vu d'une haute colline — Kassololo? — une contrée herbue se prolongeant vers l'orient.

Plus tard il nous dit encore que sa caravane, forte de 600 hommes, avait quitté la Loualaba (cours supérieur du Congo) à Kibongès (au-dessus de la rivière Léopold) et avait fourni en neuf lunes une traite de 680 kilomètres vers le nord-est sans sortir de la forêt et sans voir assez d'herbe pour en remplir le creux de la main; elle n'avait traversé qu'une rivière, la Lindi, avant d'arriver à l'Itouri, nom que porte ici l'Arouhouimi; il avait appris des traitants arabes que le Loulou (Lououa) sort d'un petit lac appelé l'Ozo, où l'on se procure beaucoup d'ivoire.

Plus haut, à quatre heures de marche, Ougarrououé avait une autre station, comptant une centaine de fusils et située près de la Lenda, tributaire de l'Arouhouimi sur la rive méridionale. Ses gens semaient du riz — nous en avons goûté — et des oignons. Mais autour de chacune de leurs stations ils avaient fait le désert, car ils estimaient une imprudence de laisser dans leur voisinage « ces assassins, ces païens ». Ils avaient déjà perdu 200 de leurs hommes d'entre les tribus Bakoussou et Bassongora et plus d'un valeureux chef manyouema. Une fois, 40 des leurs avaient disparu, dont pas un n'était revenu. Ougarrououé avait en ce moment chez lui un hôte arabe qui venait de perdre jusqu'au dernier des pagazi de sa caravane.

Je le trouvai très disposé à me louer quelques-uns de ses hommes pour m'accompagner, et, moyennant un prix à débattre plus tard, il ne fit aucune difficulté à garder près de lui tous les malades qui ne pourraient me suivre.

Le 17, la caravane s'installa sur les bords de l'Itouri, en face du campement d'Ougarrououé.

Dans l'après-midi je traverse la rivière avec mon embarcation pour visiter, à mon tour, les Arabes. Ils ont un très vaste établissement, jalousement fortifié de grandes palissades doublées de voliges placées en travers pour empêcher le passage des flèches. Au centre, et faisant face à la rivière, l'habitation du chef était commode, élevée et confortable. Ses épaisses et hautes murailles d'argile cuite, percées de meurtrières, lui donnent quelque ressemblance avec une forteresse. En traversant un couloir qui séparait des salles publiques les appartements particuliers du maître, je vis une vaste cour carrée, ayant 20 mètres de côté, entourée de bâti-



ments et remplie d'esclaves. Il y avait quelque chose d'une demeure baroniale du moyen âge dans l'aspect de cette résidence momentanée du chef arabe : un air affairé et le train des serviteurs de tous ordres, l'espace largement mesuré, l'abondance de biens. La place était certainement à l'abri de toute surprise, et, pour peu qu'elle fût vaillamment défendue, il aurait fallu un bataillon pour emporter cet avant-poste d'un trafiquant d'esclaves.

J'appris que, plusieurs journées de marche durant, la rivière vient du côté de l'est; beaucoup plus haut, l'Hourou, arrivant du nord, se réunit à l'Itouri, et, outre la Lenda, celui-ci reçoit, sur la rive sud, un affluent qui se nomme l'Ibina.

Encore plus haut, à 10 journées de marche, disaient les uns, à 20, disaient les autres, était installé un autre Arabe, connu sous l'appellation de Kilonga Longa, de son vrai nom Ouledi.

C'est ici que je vis mon premier échantillon de la tribu des nains, qu'on disait très nombreux dans la région au nord de l'Itouri et, vers l'est, à partir du confluent du Ngaiyou : une jeune fille d'environ dix-sept ans, mesurant 84 centimètres de hauteur, et parfaitement modelée, à peau luisante et fine. Elle ne manquait pas d'une certaine grâce, sa physionomie était fort avenante. Je lui trouvais l'air d'une jolie femme de couleur en miniature, elle avait le teint d'une quarteronne ou, si l'on préfère, celui de l'ivoire jaune. Ses yeux étaient magnifiques, mais démesurément grands pour une si petite créature, presque autant que ceux d'une gazelle; gros, saillants et très vifs. Absolument nue, la demoiselle ne semblait nullement embarrassée, et, habituée sans doute à se voir admirer, elle paraissait ravie de notre curiosité. On l'avait trouvée près des sources du Ngaiyou.

Ougarrououé, m'ayant montré tous ses trésors, y compris la magnifique provision d'ivoire qu'il avait réussi à se procurer, m'accompagna au bateau et nous fit envoyer en même temps de grands plats de riz très bien préparé et un immense bol de volaille au curry, dont je ne suis pas fou, mais qui fut apprécié au campement.

Le débarcadère présentait pour l'instant une scène animée. Les marchands de bananes, de pommes de terre, de cannes à sucre, de riz, de farine de manioc et de volailles appelaient bruyamment les acheteurs, et les cotonnades et les perles pas-

saient rapidement d'une main dans une autre. C'est le genre de vie qu'adorent les Zanzibari et, du reste, presque tous les indigènes; leur joie s'exprimait par des rires, que nous n'avions plus entendus depuis longtemps.

De bonne heure, ce jour-là, j'avais envoyé un canot pour ramener les trainards incapables de rallier le camp, et avant 5 heures de l'après-midi nous rentrions en possession de cinq malades que nos gens avaient trouvés déjà résignés à leur sort. Je fis l'appel de mon monde, qui se dénombrait ainsi :

	Hommes.	Chefs.
Compagnie n° 1. . . . .	69	4
— n° 2. . . . .	57	4
— n° 3. . . . .	60	4
— n° 4. . . . .	61	4
Cuisiniers. . . . .	3	»
Jeunes garçons. . . . .	9	»
Européens. . . . .	6	»
Soudanais. . . . .	6	»
	<hr/>	<hr/>
	271	16
Malades. . . . .	56	
	<hr/>	
	327	
Au départ de Yambouya. . . . .	389	
Manquants par la désertion ou la mort. . . . .	62	

Nous transportons les malades dans les embarcations, et de là chez Ougarrououé, qui s'engage à les nourrir, à raison de 25 francs par tête et par mois, jusqu'à l'arrivée du major Barttelot ou de tout autre porteur d'un ordre signé de ma main.

On se rappelle que nous avons rencontré les envoyés du traitant arabe le 31 août, à une journée de marche d'Avedjili, vis-à-vis du confluent du Nepoko. Ces hommes, croyant leur mission terminée, étaient retournés près de leur maître pour lui rapporter les détails qu'ils tenaient de nous; mais Ougarrououé, qui avait presque achevé sa provision de poudre, ne désirait rien tant que de la renouveler. Le major Barttelot, que nous pensions alors en train de suivre nos traces le long de la rivière, devait en avoir près de 2 500 kilogrammes; mais son bagage était tellement considérable qu'il lui aurait fallu plusieurs mois pour arriver jusqu'à notre campement actuel. Comme je désirais vivement communiquer avec lui, je stipulai avec le traitant que si ses gens reprenaient leur route en des-



endant la rive gauche ou méridionale, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le major et remis ma lettre entre ses mains, je lui délivrerais un bon à échanger contre 156 kilogrammes de poudre. Il m'exprima toute sa reconnaissance et me promit d'expédier 40 de ses éclaireurs avant la fin du mois. (Ces hommes partirent, en effet, vers le 24 ou 25 octobre; mais aux rapides des Guêpes, à 265 kilomètres en deçà de Yambouya, ils furent obligés de rebrousser chemin en raison de l'invincible hostilité que leur témoignaient les naturels et des pertes qu'ils éprouvèrent.)

Nos déserteurs zanzibari s'étaient trompés, tout comme nous, en s'imaginant que les hommes d'Ougarrououé avaient continué leur voyage vers l'ouest par quelque route de l'intérieur, et en se hâtant de prendre eux-mêmes cette direction, tandis que les éclaireurs étaient retournés près de leur maître. Les arrangements conclus avec le traitant et la proclamation publique qu'il en fit lui-même, suffiraient désormais, j'en avais la confiance, pour empêcher toute tentative d'évasion.

Nous étions si fatigués du voyage par eau et des labeurs à recommencer tous les jours pour remonter les rapides, que j'annonçai à Ougarrououé mon intention de prendre à l'avenir la voie de terre. Il m'en dissuada fortement : avec un effectif réduit comme le nôtre, les bagages seraient bien lourds à porter; il croyait, du reste, que la rivière est beaucoup plus facilement navigable sur une certaine étendue en amont qu'elle ne l'est en aval.

## CHAPITRE IX

### DE CHEZ OUGARROUOUÉ CHEZ KILONGA LONGA

(Du 19 septembre au 17 octobre 1887.)

Ougarrououé nous renvoie trois déserteurs zanzibari. — Nous faisons un exemple. — Les carabines « express ». — Conversation avec Réchid. — La Lenda. — Rapides dangereux. — Disette. — Quelques suivants de Kilonga Longa. — Confluent de l'hourou et de l'itouri. — Effectif de l'expédition. — Maladie du capitaine Nelson. — Misère et désolation. — Nous nous faisons annoncer à Kilonga Longa. — La campée des malades. — Randy et la pintade. — Rareté de la nourriture. — Les poires de la forêt. — Menus de fantaisie. — Asmanie se noie. — Résumé de notre situation. — L'avis d'Oulédi. — La chute d'Oumari. — On mange mon âne. — Nous prenons le sentier des Manyouema et arrivons à leur village.

Une fois de plus, l'expédition était composée d'hommes solides. J'avais l'esprit tranquille au sujet de l'arrière-garde, et j'étais rassuré sur le sort des malades. Le 19 nous quittions la station d'Ougarrououé avec 180 charges dans les canots et l'embarcation et 47 charges réparties entre différentes compagnies qui devaient les porter chacune un jour sur quatre. Les Arabes nous accompagnèrent pendant quelques heures pour nous mettre sur la route, puis se retirèrent en nous souhaitant bonne chance.

Nous étions à peine à la halte du soir et la nuit tombait rapidement quand nous vîmes approcher un canot d'Ougarrououé nous amenant 3 Zanzibari pieds et poings liés. C'étaient des déserteurs ramassés par le traitant après son retour à sa station. Naturellement ils avaient emporté des carabines, et leurs sacs témoignaient de leur habileté à détourner mes munitions. Je récompensai l'Arabe par le don d'un revolver et de 200 cartouches. Les prisonniers furent enfermés pour la nuit. Qu'y aurait-il à faire pour en finir avec ces désertions? Si je ne recourais à des mesures sévères, si ce désordre con-